

so lança tête baissée dans les traits de mœurs, les peintures de lieux, les procédés industriels, la statistique. Inutile d'ajouter qu'il ne prononça pas le nom d'Irène, et qu'il prit congé dès que la chose fut possible. Quand il fut parti, Mathilde ne savait plus que croire, tant il avait bien joué son rôle de naïf, du moins sur la fin. Elle se demanda pendant cinq minutes sur quelle espèce d'homme sa porte venait de se fermer ; timide, impressionnable outre mesure, ou trop méthodique dans l'art des progressions. Toutefois, comme elle n'était point sottise, l'idée lui vint qu'il pouvait être occupé ailleurs, tout simplement.

— Mais il ne fait que d'arriver, songea-t-elle. On aurait donc été bien vite ! Allons ! c'est à voir."

Là-dessus, elle sonna sa femme de chambre, et, d'assez mauvaise humeur, s'habilla pour dîner en ville.

À l'heure même où elle sortait de table, au bras d'un jeune officier qui semblait en bonne voie de lui faire oublier cet ennuyeux après-midi, Cléguérec arrivait au troisième et dernier rendez-vous de sa journée.

La marquise de Montdauphin accueillit le nouveau venu avec la satisfaction d'un joueur dont la partie va mal, et qui relève un atout. Elle ne manquait pas à beaucoup près, d'intelligence, mais elle avait un grand défaut qui était de se croire plus intelligente encore qu'elle n'était ; ou plutôt, elle ne tenait pas un compte suffisant de l'intelligence des autres. En un mot, elle considérait les choses comme trop faciles.

Dieu sait pourtant s'il est facile à une femme veuve, gênée dans ses affaires, condamné à ne recevoir que dans la stricte intimité, de marier une fille taillée sur le patron de Simone. La marquise, après avoir suivi pendant deux saisons les agissements d'Alain, s'était crue certaine de tenir un gendre et avait laissé dire ceux qui la trouvaient trop accueillante envers ce jeune homme. Elle s'était arrangée de façon à causer souvent avec lui : elle le jugeait créé et mis au monde pour ce qu'elle cherchait, bon garçon, riche, et capable d'une amoureuse folie. Malheureusement, elle n'avait pas eu l'occasion de causer avec le père autant qu'avec le fils. Un quart d'heure d'entretien avec le comte de Lavaudieu—avec la comtesse, mieux encore—l'aurait éclairée à temps ; mais, quand la lumière était venue, il commençait à se faire tard. Simone, à coup sûr, n'était pas compromise ; cependant les chercheurs d'objection pouvaient lui en opposer deux au lieu d'une : son défaut de dot et... Alain.

Dès les premières paroles, Cléguérec fut traité en confident, ce qui lui valut d'entendre de dures vérités à l'adresse de son ami.

— Dire qu'il ne nous a même pas chargé d'un message pour ma fille ! s'écria madame de Montdauphin d'un air indigné.

Peu désireux d'intervenir dans le débat, Maurice répondit que son cousin ne pouvait être blâmé pour avoir mis toute discrétion dans une affaire de ce genre.

— Il ne m'a même pas chargé d'aller voir son père, ajouta-t-il.

Là-dessus le comte de Lavaudieu fut habillé comme il devait s'y attendre. Son moindre crime était de traiter son fils avec une effroyable cruauté, accusation qu'il eût été facile de détruire par le tableau exact des misères de l'exil qu'endurait Alain. On devine que Cléguérec s'en dispensa. Pour tout dire, il commença à trouver la visite ennuyeuse. Mademoiselle de Montdauphin, qui s'en aperçut, fit un effort et sortit de la rêverie où elle était tombée depuis quelques instants. La conversation s'engagea entre elle et Maurice ; on revint à la rencontre de la veille, au souper des Gravino, à Marie de Berdous.

— Je lui prépare une grosse querelle, dit Cléguérec. M'avoir laissé toute une soirée sans me présenter à une amie comme vous !

— C'est moi qui le lui avais défendu, expliqua loyalement Simone.

— Ah ! peut-on savoir pourquoi ?

Le sang monta aux joues de la jeune fille, dont l'épiderme transparent pâlisait ou rougissait dix fois dans une minute.

— Je n'en sais rien moi-même, fit-elle. Cela m'amusait de vous entendre, de vous voir, sans être connue. Je pensais que, sur certain sujet, ignorant mon nom, vous seriez plus sincère. Vous avouerez d'ailleurs que mon calcul était juste.

Dans son fauteuil, près du feu clair, madame de Montdauphin sommeillait, cherchant encore, par politesse, à faire croire qu'elle était à la conversation. Régulièrement, le lendemain des soirs de corvée, elle tombait vaincue par la fatigue, en sortant de table.

— Ne trouvez-vous pas qu'il fait trop chaud ? demanda Simone à son visiteur.

Quand ils furent assis à l'autre bout de la pièce, autour d'une table discrètement éclairée par la lumière rose de l'im-mense abat-jour, la jeune fille reprit :

— Vous excuserez ma mère, n'est-ce pas ? Quel métier elle fait pour moi ! Encore si nous devions y gagner quelque chose !

Tout à coup, Maurice continuant à se taire, elle lui dit en comptant de ses doigts distraits les pages d'un album :

— Ne pensez-vous pas qu'il serait digne d'un homme comme vous d'empêcher que ma mère et moi ne soyons ridicules ? Pourquoi me cacheriez-vous la vérité ? Que veut-il ? Que pense-t-il ? Que dois-je attendre de lui ?

— Ce qu'il veut ? Ce qu'il pense ? répondit Cléguérec. Comment vous répondrais-je ? Vous ne savez donc pas que, sur certaines questions, il me serait impossible de vous dire ce que je veux et ce que je pense moi-même !

— Ah ! fit-elle en le regardant avec surprise. Et pourtant quelle différence entre vous deux ! Mais il est difficile, après des semaines passées avec lui, que vous ne sachiez pas... s'il m'aime. Tout est là !

— Non, mademoiselle, tout n'est pas là, répondit Maurice avec un soupir. Mais, pour en revenir à votre question, je vous jure qu'Alain vous aime... à sa manière. Il faut croire que cette manière là vous a suffi !

— Mettez-vous à ma place. Depuis quatre ans, je vais dans le monde avec frénésie ; ma mère n'en peut plus. Bien des jeunes gens m'ont remarqués ; plusieurs m'ont fait des aveux. Aucun, vous devinez pourquoi, n'a persévéré dans son enthousiasme. Lui, au contraire, depuis deux ans ne faisait d'attention qu'à moi. Il n'a jamais manqué une occasion de me rencontrer. Nous avons causé ensemble tant que nous avons voulu. Je l'ai étudié comme un livre. Toutes les objections qui peuvent se faire, je les ai faites. Je lui ai parlé de son père. Il me répondait : " Voyez l'Angleterre ! C'est le pays des bons mariages, parce que ce sont les intéressés qui se marient ! "

— Alain m'a dit la même chose, et ce que j'ai pu voir hier de notre monde français me montre que la liberté d'entre-Manche, entre jeunes gens et jeunes filles, est en train de s'y acclimater. Hélas ! mesdemoiselles, j'ai peur que vous ne vous prépariez de gros mécomptes ! Les jeunes Anglaises ne sont ni plus charmantes, ni plus dignes d'être aimées, ni, au fond, plus raisonnables que vous. Mais leur grande force est d'avoir affaire à... de jeunes Anglais. Si ce brave Lavaudieu était sujet de la reine, il y a longtemps que vous seriez partis bras dessus bras dessous pour le Cap, pour l'Australie ou pour les Indes, avec la bénédiction du père Lavaudieu, appuyée de quelques billets de cent livres. Mais en France, dans les cas comme le vôtre, le père ne veut pas donner même sa bénédiction—et le fils, de son côté, aspiré à quelque chose de plus qu'une dizaine de cent livres. Toute la difficulté vient de là.

— Soit, répondit Simone en regardant Maurice comme elle eût regardé un type d'espèce inconnue. Maintenant, dites-moi ce qu'il faut faire.

— Pour vous répondre, je vous connais trop peu. Vous connaissez-vous bien vous-même ? Lavaudieu m'a dit que vous songiez à venir habiter avec lui la Prairie. Savez-vous quelle entreprise vous feriez ? Etes-vous sûre qu'il y ait à Paris une jeune femme de votre éducation, de vos goûts, de vos habitudes, assez aimante, assez aimée, pour avoir chance de ne pas mourir là-bas d'ennui, de solitude et de regrets ? Tenez, vous avez fait appel à ma franchise... Eh bien ! j'ai peur qu'une chose manque à votre mariage d'amour.